

# Remonte ou crève ou

## La plus longue journée de ma vie

(Souvenir du Pérou, été 2000)

Par Aurélie Loireau  
06 61 66 63 43 Mel : au\_loireau@hotmail.com

Ce matin, c'est le grand jour. Il est 3h, le ciel est bien dégagé, on devine enfin la masse imposante de l'Alpamayo, dominatrice et toute puissante, qui ne s'était pas encore dévoilée à nous jusqu'à ce matin du 24 juillet 2000. Après un lever difficile dans le froid glacial et un plit déj expéditif, notre petite troupe s'ébranle et s'engage dans la nuit étoilée, au cœur de la Cordillère Blanche péruvienne. Je pars devant avec Luc, puis suivent Alexis, Gilles et Quentin, et enfin Philippe et Sébastien.

Nous descendons d'abord une courte pente de neige pour arriver à un autre camp où sont plantées quelques tentes. Il faut ensuite remonter le glacier, qui présente quelques passages raides jusqu'à la rimaye que nous atteignons au lever du jour. Il fait grand beau, l'Alpamayo est juste au-dessus qui nous attend et nous écrase. Le lever de soleil sur le Chacaraju en face est magnifique : quelques secondes de contemplation et de béatitude avant d'attaquer les choses sérieuses, car il ne s'agit pas de traîner en chemin.

Alexis part en tête, le passage de la rimaye s'avère un peu problématique ( t'inquiètes pas ma vieille, ça ira mieux plus haut, tentai-je de me rassurer...), : il faut se tracter sur les piolets, les pieds dans le vide. C'est assez bref mais peu engageant.. Luc suit derrière et se voit obliger de me tirer derrière lui, et oui, ça commence bien ! Devant au premier relais, il y a une cordée d'italiens. Les deux premières longueurs sont un vrai délice : la neige est parfaite, les piolets sans effort, s'enfoncent et tiennent sans problème, il fait grand beau, pas trop froid, et nous sommes en train de gravir la plus belle montagne du monde (si, si, je vous assure..) ! Bref, tout baigne.

Mais nous déchantons rapidement. En effet, nous sommes plongés dans de la purée de pois apparue en quelques minutes, et qui nous confine dans notre couloir qui devient glacé. Non seulement c'est beaucoup plus fatigant de progresser, il faut s'acharner à chaque fois pour récupérer son piolet fiché dans la glace, mais surtout, un déluge de blocs de glace nous tombe dessus sans discontinuer, venant des cordées du dessus, avec des moments particulièrement violents et dangereux pendant lesquels nous sommes obligés d'arrêter toute progression, de se plaquer contre la paroi et d'attendre une accalmie, le nez dans la glace. Malgré ça, Quentin reçoit un bloc de glace sur son casque qui rendra définitivement l'âme (le casque, pas Quentin..) une longueur plus loin, fendu en deux, alors que Quentin (toujours vivant, à notre plus grande joie !), devient blanc comme neige. Au-dessus, les Italiens redoublent d'énergie et nous balancent des blocs de glace de plus en plus drus, au-dessous, on entend Philippe vociférer, devant cette pluie de projectiles. Dans cette ambiance de plus en plus tendue, il commence à neiger, il faut attendre de plus en plus à chaque relais puisqu'on adopte une nouvelle stratégie : sur nous sept, un ou deux seulement montent simultanément, pour diminuer les chutes de glace. Il ne reste plus que deux longueurs mais qui nous prendront bien 2h. Finalement, à la dernière longueur, Luc repart et nous laisse une corde fixe pour nous laisser une chance d'arriver au sommet, car l'heure tourne à une vitesse inquiétante et le moral est au plus bas. J'y vais à mon tour, suivie par Sébastien et Philippe. Je n'en peux vraiment plus, j'ai froid, j'ai des crampes aux mollets, j'ai de plus en plus de mal à ôter les piolets de la glace. Et

pour finir, il y a des nœuds dans ma corde, je reste donc coincée un bon quart d'heure au niveau d'une broche, essayant de défaire ce paquet de nouilles, tout en gardant mon sang-froid (dur, dur..). Enfin, je continue tant bien que mal, et j'aperçois bientôt Alexis au sommet qui m'assure. Il reste un dernier ressaut assez raide où je brûle mes dernières forces, et me voilà enfin, étalée de tout mon long, en haut. A quelques mètres de là, Quentin et Gilles, après 1h30 d'attente, m'accueillent avec de grands sourires. Il me faudra quelques minutes pour sourire à mon tour. Mais le sommet n'est pas tout à fait là, il reste quelques mètres à gravir, qui me paraissent encore épuisants. Peu après, Philippe et Sébastien arrivent. C'est un vrai miracle, nous 7 au complet au sommet de l'Alpamayo !!! Personnellement, je n'y avais jamais cru, l'idée même de tenter l'ascension me paraissait complètement invraisemblable ! Complètement épuisée, j'ai encore du mal à réaliser, surtout dans cette purée de pois où on voit à peine à 10m. Malgré ça, on prend quelques photos, même si on pourrait faire les mêmes sur une colline quelconque en France. L'arête sommitale est vraiment vertigineuse des deux côtés, on ose à peine s'y aventurer.

Il faut se décider à descendre et quitter les griseries de l'altitude si on veut rentrer avant la nuit au campement. Les rappels sont relativement rapides avec nos 3 cordes. Mais plus ça va, et plus le temps se gâte, il neige de plus belle, et le pire, c'est la coulée de neige continue qui nous tombe dessus. Le dernier rappel est vraiment horrible ( et je pèse mes mots !), ce n'est plus une coulée mais une véritable avalanche qui nous dégouline dessus, sans moment de répit. Il faut s'y prendre à plusieurs pour dégager les mousquetons. Mais ce n'est pas fini, en ravalant la corde du rappel précédent, on a oublié de défaire le nœud en bout de corde, Quentin doit donc remonter de quelques mètres à contre-courant de la coulée ; pour l'encourager, Sébastien ne trouve qu'un argument : « Remonte ou crève ! »...

Finalement, on arrive tous sous la rimaye. Il faut encore décoincer une corde qui est bien sûr tombée dans la rimaye, lover les cordes imbibées d'eau glacée, et on est repartis. Mais on n'est pas encore arrivé, vu la quantité de neige qui est tombée, toutes les traces ont disparues. Avec Luc et Gilles, on se trompe de passage, et je passe sur un pont de neige qui s'effondre à moitié sous mon poids. On rejoint finalement les autres qui ont lancé le dernier rappel, pour passer un passage raide sur le glacier. En bas, on s'encorde à 7, Alexis devant. On n'est plus très loin du camp, mais on n'y voit vraiment rien. On avance péniblement dans la neige fraîche qui s'enfonce, et après encore quelques inquiétudes, on arrive enfin aux tentes. Quel soulagement ! Il était temps, la nuit commence à tomber. On avait prévu de faire le Chacaraju demain, mais ce soir, la question ne se pose même pas ! Encore un dernier effort pour dégager les tentes enfouies sous la neige et on plonge rapidement dans nos duvets. Ce soir, au menu, c'est volaille indienne lyophilisée et grand bol de soupe. Nous regardons fondre la neige dans la casserole, patiemment, complètement sonnés. Bien qu'on n'ait rien mangé depuis le petit bout de cake ce matin à 3h, nous n'avons pas vraiment faim. C'est quand même vite englouti, et nous sombrons tous bientôt dans un sommeil de plomb.